

# Lars von Trier : « Il n'y a rien d'irreprésentable »

À l'occasion d'une rétrospective au Festival de La Rochelle et en salle, le cinéaste danois revient sur sa carrière

## ENTRETIEN

En quarante ans de carrière et quatorze longs-métrages, le Danois Lars von Trier a déclenché bien des passions, fait grincer bien des dents. Enfant terrible du cinéma d'auteur européen, nouveau formaliste apparu sur la scène internationale des années 1980, l'auteur de *Breaking the Waves* (1996), de *Dancer in the Dark* (2000) et de *Melancholia* (2011) s'est fait remarquer pour son goût immodéré de la provocation, jusqu'au dérapage – la fameuse conférence de presse de *Melancholia* à Cannes, en mai 2011, où il a prétendu « comprendre » Hitler, ce qui lui valut d'y être un temps *persona non grata* –, comme pour ses aventures artistiques téméraires (le Dogme 95, dernier des manifestes cinématographiques).

Sans doute a-t-on moins aperçu, sous ces tours de sale gosse, l'humour dévastateur, l'esthétisme raffiné, ainsi qu'une propension à l'autosabotage considéré comme un des beaux-arts. Ces derniers temps, l'homme n'a plus fait que de rares apparitions (dont une surprise à la fin de la troisième saison de sa série *L'Hôpital et ses fantômes*, intitulée *The Kingdom Exodus*), atteint de la maladie de Parkinson. Le Festival international du film de La Rochelle, qui se tient jusqu'au dimanche 9 juillet, lui consacre une rétrospective intégrale, en copies restaurées, reprise dans les salles françaises à partir du mercredi 12 juillet.

**La Rochelle vous consacre une rétrospective. Mais on a l'impression que celle-ci avait commencé dans vos derniers films. « The House That Jack Built » (2018) intégrait des extraits de films antérieurs. « The Kingdom Exodus » résonnait comme une récapitulation. D'où vous est venu ce besoin de revenir sur le passé ?**

Je ne pense pas avoir eu l'intention de revenir en arrière dans mes productions. Mais en vieillissant j'ai découvert que je travaillais mieux si je m'amusais avec le matériel. C'est-à-dire avec des sujets qui me plaisent. Je n'ai aucun scrupule à faire des emprunts ou des citations, car je les considère comme une sorte d'hom-



Jack (Matt Dillon), dans « The House That Jack Built » (2018), de Lars von Trier. LES FILMS DU LOSANGE

**« Il est toujours important de provoquer. Le but de la provocation est une incitation à penser »**

mage, provenant généralement des films que j'aime vraiment.

**Depuis « Nymphomaniac » (2013), vos films se présentent comme de véritables traités esthétiques, avec de nombreuses et très riches références à l'histoire de l'art. Est-ce que pour vous l'idée de beauté a encore un sens ?**

Oui, très certainement.

**Vos films ont souvent cherché à repousser certaines limites. Qu'est-ce qui vous semble être redevenu tabou à notre époque ?**

Pour moi, il n'y a rien d'irreprésentable au cinéma. Au contraire, il est toujours important de provoquer, non seulement moi-même, mais le public dans une certaine mesure. Le but de la provocation est une incitation à penser. Si j'ai fait des films où les gens quittent la salle, je m'en excuse. La provocation était une chose majeure dans ma jeunesse, où je faisais fi de la morale dominante et destructrice, qui semble aujourd'hui devenue presque obligatoire.

**Vous avez plusieurs fois déclaré n'aimer que les cinéastes anciens. Quels seraient ceux que vous garderiez aujourd'hui dans votre panthéon ?**

Je me suis appliqué un principe en collectionnant les films avant d'obtenir mon diplôme à l'école de cinéma. L'idée était de ne puiser l'inspiration et de ne se choisir des modèles que dans le passé, afin de ne pas tomber dans les attentes piégeuses de la culture moderne et populaire. Trop de réalisateurs en mon temps couraient les sujets les plus brûlants, en oubliant les

bonnes vieilles pépites et leurs secrets. Personne ne peut douter de mon enthousiasme pour Andreï Tarkovski, par exemple, mais j'ai aussi été charmé par les nouvelles vagues européennes d'alors. Y compris les Français.

**Vous avez fait jouer certains des plus grands acteurs contemporains (Kirsten Dunst, Willem Dafoe, Nicole Kidman, etc.). Quelle leçon avez-vous tirée de ces relations ?**

J'ai appris qu'il y a en fait une sorte de vérité dans le « principe de célébrité ». C'est-à-dire que la plupart des stars concentrent beaucoup de qualités, sans parler du charisme. Et montrent souvent même plus d'ouverture que je ne l'aurais imaginé.

**D'« Element of Crime » (1984) à « The House That Jack Built », votre œuvre a souvent exprimé une certaine fascination pour les bourreaux. Qu'est-ce qui vous retient dans ces figures du mal ou ces incarnations de la négativité humaine ?**

Cette fascination n'est pas étrangère au cinéma lui-même. Croyez-le ou non, je me suis toujours efforcé, dans mes films, d'éviter les sens uniques. Même le petit groupe de religieux fondamentalistes dans *Breaking the Waves* est dépeint sans manichéisme. Les films grand public logent souvent le mal dans un seul personnage. Je suis contre cette distribution univoque des rôles, la nature humaine étant pour moi infiniment plus indémêlable.

Par ailleurs, Dante semble avoir beaucoup plus favorisé la partie infernale de sa *Divine Comédie* que la partie paradisiaque. Il y a quelque chose d'attirant dans le mal, que je ne peux pas mieux décrire qu'à travers mon expérience avec les acteurs : ceux qui incarnent les pires affreux dans mes films, comme Stellan Skarsgård ou Matt Dillon, sont presque sans exception, de joyeux larrons et hilarants compagnons de plateau. Peut-être parce qu'ils savent mieux prendre de la distance avec eux-mêmes que les héros traditionnels.

**Les frères Lumière avaient prophétisé le cinéma comme une invention sans avenir.**

**Après la crise sanitaire, pensez-vous que ce soit encore le cas ?**

Je l'espère, et le fait que la technologie ait rendu économiquement viable pour n'importe qui de travailler ou de jouer avec le médium devrait déchaîner une créativité presque explosive. Sans me revendiquer comme expert, je ne suis pas convaincu que ce soit le cas. Toutes les technologies modernes repoussent les limites du possible, jusqu'à les abolir. Or ma conviction est que les limites sont une partie extrêmement importante d'une œuvre d'art. Ainsi, plus nous devenons technologiquement libres, plus nous devons penser en termes de limites et de règles. Dès qu'un peintre choisit sa toile, commence la longue démarcation de son métier. J'ai moi-même du mal à voir, par exemple, la réalité virtuelle aussi constructive que le cinéma, car elle exclut toute forme de cadrage. Or le cadre est à la base du regard : c'est dans la limite qu'il pose que réside la source la plus vive de l'expression artistique.

**On vous a dernièrement diagnostiqué la maladie de Parkinson. Comment allez-vous avec la maladie ?**

Bien que j'aie toujours craint toute maladie, l'impact d'une maladie chronique et neurodégénérative a été plus dévastateur que je ne l'aurais imaginé, et m'a laissé complètement dépourvu d'inspiration. C'est quelque chose de complètement nouveau et étranger pour moi. J'espère retrouver mon grand désir de créer.

**Quel film vous resterait-il encore à faire aujourd'hui ?**

Je manque actuellement beaucoup d'enthousiasme. Dans quelle mesure cela reviendra, je ne peux pas le dire, mais il me semble évident qu'il est essentiel à toute entreprise créative. Je vais devoir attendre l'enthousiasme avant de pouvoir répondre. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
MATHIEU MACHERET

*Festival international du film de La Rochelle. Jusqu'au 9 juillet. Lars von Trier, l'intégrale. Quatorze films en version restaurée, en salle dès le 12 juillet.*

## Le « off » d'Avignon, grand marché foisonnant du spectacle vivant

Près de 1 500 spectacles sont attendus, du 7 au 29 juillet, pour la 57<sup>e</sup> édition du Festival, tremplin pour les compagnies et producteurs privés

## THÉÂTRE

Il y a d'abord cette drôle d'affiche : une tong scotchée sur des pavés ensoleillés. Détournement de « The Comedian » – la controversée banane scotchée sur un mur blanc de l'artiste italien Maurizio Cattelan –, ce visuel de la 57<sup>e</sup> édition du Festival « off » d'Avignon n'a pas manqué de susciter des réactions, tantôt amusées, tantôt moqueuses. « Tant mieux ! C'est la première année où l'on parle de l'affiche du « off » », se réjouit Laurent Domingos, coprésident d'Avignon Festival & Compagnies (AF&C), l'association coordinatrice de ce vaste rassemblement théâtral, du 7 au 29 juillet. Réalisée par Camille Bricout, étudiante à l'École supérieure d'art d'Avignon, cette affiche a été retenue pour son « impertinence ». Laurent Domingos y voit à la fois « une interrogation et une tolérance sur la diversité des formes artistiques ». Soit.

Il y a ensuite les chiffres, toujours aussi impressionnants. Le

« off » 2023, c'est 1491 spectacles (dont 466 créations) proposés par 1270 compagnies françaises (et 125 étrangères) dans 141 lieux par quelque 10 000 artistes et techniciens. Pendant trois semaines, du matin au soir, ce festival cumule 33 000 levers de rideau. Si le nombre de spectacles est en légère baisse par rapport à l'édition 2022 (1570), c'est essentiellement à cause de la fermeture du Palace, l'un des plus vastes théâtres du « off », actuellement mis en vente. Dans ses cinq salles, il programait près de quarante one-man-shows et comédies de boulevard.

**« On veut tous jouer »**

Cette cessation n'empêche pas la catégorie « humour » de regrouper, au fil des éditions, de plus en plus de propositions. Derrière les pièces de théâtre (787 spectacles contre 912 en 2022) qui constituent 50 % du programme, se classe l'« humour » (342 contre 253) puis le « jeune public » (174) et les spectacles musicaux (171).

A la fois marché dérégulé du spectacle vivant et rendez-vous unique de par sa durée, le « off » continue d'être un incroyable appel d'air pour les compagnies – subventionnées ou pas – et les producteurs privés. Tous espèrent capter l'attention des quelque 300 000 spectateurs attendus et être vus par les centaines de programmeurs et diffuseurs venus de la France entière. Toute la diversité du paysage théâtral, des écritures contemporaines aux textes classiques, du stand-up au spectacle de troupe, y est représentée. « On veut tous jouer, montrer ce que l'on crée. Faire le « off » peut permettre de tourner, mais c'est un gouffre financier, un système capitaliste dangereux qui vit sur les cendres de nos désirs », pointait du doigt le metteur en scène Johnny Bert, lors du débat professionnel « Avignon, y aller ou pas ? », organisé début juin à Paris.

Dans une lettre ouverte aux programmeurs de spectacles vivants, publiée vendredi 23 juin,

**Pour une compagnie, une participation au « off » coûte entre 25 000 et 50 000 euros**

Les Sentinelles, fédération de compagnies théâtrales, alertent sur la difficulté grandissante d'être diffusé alors même qu'une participation au « off » coûte entre 25 000 et 50 000 euros. « Les multiples reports et annulations liés au Covid-19 ont fragilisé un très grand nombre de compagnies, les chiffres de fréquentation et de diffusion ne sont pas revenus au niveau d'avant la crise et les budgets ont baissé », constatent-elles.

A cela s'ajouterait une « autre tendance ». « Devant la pléthore de propositions artistiques, nous constatons avec désarroi qu'un très

grand nombre de programmeurs ne prennent plus le risque de la rencontre et de la surprise. Leurs choix se font de plus en plus souvent en amont du festival, contraints par des agendas plus courts et plus denses et guidés par des salles « identifiées » ou par des catalogues qui fournissent du prémâché », regrettent Les Sentinelles.

Au fil des années, la liste des « têtes d'affiche » qui se produisent dans le « off » apparaît de plus en plus longue. Pour cette édition, on croisera, entre autres, Denis Podalydès, Marie-Christine Barrault, Jacques Weber, Ariane Ascaride, Stanislas Nordey ou encore Waly Dia et même un spectacle mis en scène par Joey Starr. Cette vedettisation ou « parisianisation » du Festival – notamment portée par La Scala Provence, pendant avignonnais de La Scala Paris ouvert en 2022 – peut permettre d'attirer un plus large public, mais aussi accentuer la concentration de la fréquentation sur des lieux ou artistes « repérés ».

Si environ 1,7 million de billets ont été vendus dans le « off » en 2022, la jauge totale est de plus de 3 millions. Et cache donc des taux de remplissage variables d'un spectacle à l'autre et d'un lieu à l'autre. Chaque édition a son lot de bides et de succès, de déceptions et de révélations. Quant aux spectateurs, leur profil change peu : l'âge moyen est de 50 ans, 68 % sont des femmes et 38 % viennent de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Symbole visuel de ce festival désordonné, l'affichage devrait être moins « sauvage » que par le passé. Au nom de la « transition écoresponsable », compagnies et producteurs sont appelés à poser, au maximum, 150 affiches par spectacle. Bon courage aux agents municipaux qui seront censés réaliser le comptage à travers les rues avignonnaises. ■

SANDRINE BLANCHARD

57<sup>e</sup> Festival « off » d'Avignon, du 7 au 29 juillet.